

*Marc 1, 40-45*

La supposée « loi de Murphy » – que les militaires appellent d'une manière encore plus crue – exprime notre incompréhension devant des événements en série qui nous affectent de manière négative. Un incident ou deux, on peut accepter, c'est encore du hasard. Mais quand les problèmes s'enchaînent, petits ou grands, comment croire encore au hasard ? Et quand il s'agit de grands malheurs, de maladies graves, il paraît encore plus difficile d'accepter qu'il s'agisse d'une simple conséquence de probabilités. Il doit y avoir une raison, une cause. On ne peut aisément accorder de sens à un cancer du poumon advenant chez un non-fumeur ; ce n'est simplement pas juste. Quand elle frappe apparemment au hasard, la maladie est absurde, et nous ne pouvons l'accepter ; il nous faut donner un sens à ce qui arrive, trouver un ordonnancement au monde, des enchaînements de causes et de conséquences. A partir de cette représentation cohérente du monde, il sera possible de déterminer des responsabilités, trouver si besoin des coupables, et demander réparation. Plus le mal est grand, semble-t-il, et plus il devient important de trouver du sens. L'absence de sens, qui est bien la définition première de l'absurdité, n'est tout simplement pas supportable.

Malgré Descartes, malgré la révolution culturelle des Lumières qui a vu naître, entre autres, la médecine moderne, nous continuons à penser ainsi, au moins par moment. Qui n'y a pas un tant soit peu songé, pas plus tard qu'il y a deux jours ? Cette manière de penser le monde est apparemment aussi vieille que les sociétés humaines. Les anthropologues nous racontent ce même schéma, qu'ils retrouvent à peu près partout, plus apparent dans les sociétés que nous qualifions volontiers de primitives (celles qui n'ont pas connu jusqu'à récemment cette rupture advenu au 16ème siècle chez nous) : à tout événement morbide, toute maladie, on peut trouver une cause d'ordre religieux, ou social. Au lieu de rechercher des causes métaboliques ou infectieuses, on va plutôt aller chercher du côté de fautes supposées, vis à vis d'une morale, d'une loi, certains diraient un péché, ou de l'intention maligne d'un tiers. La prise en charge de la maladie, va combiner des moyens empiriques, similaires à des médicaments, et un traitement que nous qualifions de magique, prenant des formes variées, mais qui au final extirpe la faute ressentie, voire rejette la culpabilité sur quelqu'un d'autre.

Au risque de choquer, je dirais que la médecine moderne n'est pas vraiment à l'opposé de cette représentation de la maladie ; elle a substitué des causes « techniques » sans pour autant évacuer la culpabilité, parfois même on pourrait penser qu'elle l'a amplifiée : je pense ici à la culpabilité ressentie par des parents devant la maladie de leurs enfants, qu'ils n'auraient pas su protéger. Je me dis aussi que la prise en charge technique exclut bien souvent les proches, et que leur angoisse, et leur culpabilité, en est augmentée.

Pour résumer, face à l'absurdité de la maladie et du malheur, l'homme a de tout temps cherché des causes ; ces maladies, ces malheurs, ne peuvent être gratuits. Ils sont la conséquence de fautes, celles de la victime, ou celles de quelqu'un d'autre (un parent, une relation). La société israélienne de l'époque de Jésus n'échappait pas à ce schéma. Ainsi le lépreux, en fait quelqu'un victime d'une maladie de peau, pouvant être la lèpre ou une autre affection, devient impur du fait de sa maladie. Il ne peut plus toucher quelqu'un, s'en approcher, pas même effleurer ses vêtements. En cas de rémission de la maladie de peau (la lèpre, on n'en guérit pas ...), il lui faudra encore subir toute une série de rites de purification, décrits en détail dans le chapitre du Lévitique dont nous avons lu un extrait tout à l'heure.

On trouve le même récit de guérison également chez Matthieu et chez Luc ; il y est présenté dans des séquences où apparaissent aussi la guérison de la belle-mère de Pierre, et celle de « nombreux démoniaques ». Dans les trois évangiles également, ces groupes de guérison (la

belle-mère, le lépreux et les démoniaques) viennent au début du parcours de Jésus, après son baptême, puis une période d'enseignement qui marque concrètement le début de ce parcours.

Cette concordance entre les trois évangiles me paraît trop forte pour ne pas faire sens. Avant d'en discuter, il nous faut regarder de plus près la guérison de ce « lépreux ».

Premier élément important, que nous a rappelé le texte du Lévitique, il y a un interdit posé sur le lépreux. Interdiction totale de contact, comme un deuil (vêtements déchirés) sans fin, tant que le prêtre n'aura pas levé l'interdiction. La guérison opérée par Jésus est donc une transgression de l'interdit ; cette transgression est d'ailleurs double, de la part du lépreux, qui ose la braver et s'approcher de Jésus, à le toucher. Et transgression en retour de Jésus, qui touche à son tour le lépreux. On pourrait alors se demander pourquoi, à ce stade, Jésus renvoie l'ex-lépreux à la loi établie en lui demandant de procéder au rite de purification. On comprend bien, en effet, que chacune des transgressions, et peut-être plus encore la deuxième, sape les fondements de la loi qui classe le lépreux comme impur. Pourquoi alors rajouter une couche de provocation en faisant mine de respecter l'ordre qu'on vient de remettre en cause radicalement ? Pourquoi pas au contraire pousser la logique de remise en question encore plus loin ?

Dans le schéma quasi universel de la maladie comme rétribution d'une faute, la maladie est un désordre introduit dans le fonctionnement du groupe social. La mise à l'écart du fauteur de trouble, qu'il soit malade mental ou lépreux, est un moyen simple de corriger ce désordre, d'en protéger le groupe. L'ordre qu'on veut protéger, c'est le livre du Lévitique qui le dit, est fondé sur la Loi donnée par Dieu ; il a une dimension religieuse. Il me semble alors que la guérison, vue comme transgression, suivie d'un retour à la Loi avec le rite de purification, signifie non pas que toute la loi est bonne à jeter, mais plutôt que son utilisation mettant à part les malades est une interprétation erronée de la volonté de Dieu. Celui-ci n'accepte pas le mal et la maladie, surtout pas comme rétribution de fautes. La loi qu'il a donnée ne doit pas être mal comprise.

Deuxième élément, c'est la foi des malades, ou de leurs porte-paroles, qui déclenche le geste de Jésus. Marc préserve une certaine ambiguïté là-dessus, contrairement à Matthieu qui fait bien apparaître, dans le cas du centurion dont l'histoire est juxtaposée à celle du lépreux, que cette foi ne vise pas seulement Jésus comme thérapeute : elle reconnaît que l'autorité de Jésus, sa capacité de guérir, lui vient de Dieu. Ceci renforce l'idée que Dieu n'accepte pas la maladie, et que celle-ci n'intervient pas comme une sanction d'un péché individuel, d'un manquement à la Loi.

On est donc loin de la guérison « technique », et des questions qu'elle suscite parfois : comment ces guérisons sont-elles possibles ? Il y a eu des livres entiers sur ce thème. Jésus était-il un « super guérisseur », doté de pouvoirs spéciaux ? Il serait sans doute utile, n'est-ce pas, de pouvoir comprendre ces pouvoirs, peut-être en accrocher une parcelle, pour le plus grand bien, évidemment, de l'humanité souffrante ... Je crois qu'il y a eu effectivement des guérisons dans le ministère de Jésus, notamment celle de ce lépreux et de la belle-mère de Pierre. Pour autant, l'aspect technique, l'explication de la capacité de guérison, est-ce bien le sujet ? Si cela l'était, n'aurions-nous pas accès à quelques détails techniques ? Ce n'est pas du tout le cas, on voit seulement que Jésus a touché le lépreux. Les récits sont d'ailleurs tout aussi avares de détails sur les symptômes ; comment pourrait-on prétendre expliquer le pouvoir de guérison avec des données aussi succinctes ?

Si ce n'est pas le sujet, quel est-il ?

Luc, Matthieu et Marc font me semble-t-il tous les trois un lien entre enseignement et prédication d'une part, et confrontation à diverses maladies et guérisons d'autre part. C'est frappant chez Matthieu, où les récits de guérison sont intercalés entre des séquences de paraboles ou de catéchisme plus direct. C'est moins évident chez Marc, sauf précisément au début du parcours de Jésus, où la toute première guérison, celle d'un homme possédé

intervient dans la synagogue de Capernaüm, où Jésus était en train d'enseigner. La guérison de la belle-mère de Simon, et celle de notre lépreux, se produisent juste après. Quel est cet enseignement, que dit cette prédication ? Nous en trouvons trace un peu en amont de ce texte qui nous occupe aujourd'hui<sup>1</sup>, au verset 15 : « *le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché. Convertissez-vous et croyez à la bonne nouvelle* ». Ces guérisons sont donc au cœur du parcours de Jésus, de ce projet de Dieu. Elles montrent le désir de communion de Dieu avec son peuple.

Il y a toutefois un aspect assez étonnant dans ce récit, et propre à cet évangile, c'est le comportement « vif » de Jésus, sa colère même vis à vis du lépreux. Les traducteurs de la TOB ont retenu au début la formule « pris de pitié » parmi deux possibilités, l'autre étant de traduire le même adjectif par « irrité »; Ensuite, après l'avoir touché, Jésus s'irrite et le renvoie – ou le chasse -. Pourquoi cette irritation, qui paraît contredire la prédication du Royaume et la guérison ? Est-il un tant soit peu révolté par l'aspect du lépreux ? Est-il contrarié d'être freiné dans son élan de prédicateur, détourné de son but, ou de voir le plan de Dieu trop tôt révélé (ce qui expliquerait pourquoi il réclame le silence) ? Aucune de ces explications ne paraît pleinement satisfaisante.

Comment parler aujourd'hui de ces récits de guérison, en particulier à des personnes qui souffrent, pour elles-mêmes ou pour l'un de leur proches ? Chaque fois que je relis l'un de ces textes, je pense à l'une de mes amies qui a perdu la foi après une prédication annonçant comme possible la guérison, suivie très peu de temps après par la mort de son père. Cela ne va pas de soi ; d'un côté, la foi du lépreux nous paraît admirable. De l'autre, il faut bien admettre qu'il y a un décalage entre l'attente d'une intervention proprement providentielle, adossée à une supposée puissance de Dieu, et le salut qu'il offre, tel qu'il apparaît dans ces récits. Il ne faut pas se tromper sur la foi ; elle n'ouvre pas de « droit à la guérison », ce qui serait somme toute une vision symétrique de la maladie comme rétribution du péché. Elle rend par contre possible la ré-intégration dans la communauté, ce qui est bien le sens de la guérison opérée pour le lépreux, et qui me paraît le sens profond du salut. A notre tour, comme le lépreux de Marc, nous pouvons et même devons en être comme Paul y invite dans sa lettre aux Corinthiens, les témoins actifs.

---

<sup>1</sup>Matthieu est plus bavard, mais la même phrase apparaît avec le « sermon sur la montagne »